

sions anecdotiques ; le fil en est si ténu, qu'à l'épreuve il s'est rompu entre ses doigts. Nous essaierons d'en rassembler les fragments épars, et de trouver notre route au milieu de ce labyrinthe.

(A suivre.)

JEAN MARNOLD.



LES

MAÎTRES CONTEMPORAINS DE L'ORGUE

J'INSÉRERAI ici l'année dernière quelques lignes sur une série d'auditions données chez Cavaillé-Coll par les maîtres de l'orgue et la pensée me venait, en ce faisant, qu'il ne serait peut-être pas inutile de retenir plus longuement l'attention de ceux qui nous lisent sur un des côtés de la musique que l'on considère généralement comme de la musique « à côté », sur des œuvres qu'on ignore et sur des hommes dont on ne prononce trop souvent le nom, lorsqu'on le sait, qu'avec une vague et lointaine déférence. Du haut des voûtes où ils planent invisibles et perdus, les organistes demeurent des êtres assez mystérieux dont la tâche essentielle est aux yeux du vulgaire de troubler plus ou moins agréablement le silence des temples et de faire au deuil ou à l'amour l'hommage de quelques chants funébres ou joyeux. L'instrument lui-même n'est pas plus justement apprécié que les artistes. La richesse et la variété de ses timbres, la puissance de ses facultés dynamiques, en un mot ses ressources expressives ont pu abuser sur son rôle véritable. On l'aime, assez communément, pour le seul charme enveloppant de ses sonorités, pour sa force ou pour sa douceur, pour l'ampleur ou la majesté de ses accords. On se laisse prendre à d'incertaines mélodies où l'on ne cherche et où l'exécutant ne met aucun sens. Les murmures succédant aux tonnerres, la procession lente des harmonies se déroulant sur des rythmes graves, souvent il n'en faut pas davantage.

Aux esprits qui sommeillent, l'idée

serait importune et le plus médiocre pianiste a pu se vanter d'improviser à l'orgue avec succès ou de charmer certains auditoires au son de quelque *Cor de nuit*, au chevrottement de quelque *Voix humaine*. D'ailleurs, comment bercer plus mollement l'imprécise et mystique rêverie d'une foule, comment donner à son adoration un essor plus fervent ? Mais pour ceux qui ont une religion plus forte, pour ceux qui croient et qui pensent, pour ceux qui pensent seulement, l'orgue a d'autres voix qui révèlent ce que le génie a produit de plus grand entre toutes les choses qui ne mourront point, des voix qui racontent tout un passé d'art et de croyance et qui viennent après deux cents ans nous percer l'âme au chant des chœurs de Sébastien Bach.

Assurément, rien n'est moins répandu que la science de l'orgue, la connaissance de son mécanisme et des œuvres qu'il a suscitées. Parce qu'il appartient presque exclusivement à l'Eglise, la masse des fidèles ne démêle pas sans peine, à travers les embarras de la liturgie, les beautés qu'on lui offre en un ternement. Elle les saisit mal parce qu'elles ne lui sont pas familières. Ne recherchant dans l'orgue que ces qualités tout extérieures dont l'abus devient un insupportable défaut, elle s'effarouche de cette musique sévère, issue d'un vigoureux et savant effort de la pensée, dédaigneuse des compromissions faciles. Des mélomanes éclairés, des virtuoses que je pourrais nommer, considèrent l'orgue comme un instrument monotone, impersonnel, en un mot fastidieux.

La raison en est simple. Il n'est qu'atour, symphonie ou drame lyrique dont la transformation, plus ou moins fidèle, ne traîne sur tous les pianos. Où donc avez-vous vu par contre ouvrir et feuilleter des œuvres d'orgue qu'il est cependant aisé presque toujours d'exécuter à trois ou quatre mains et dont la dispersion aurait sur le développement de l'éducation musicale une influence salutaire entre toutes ? N'ai-je pas narré ici-même la mésaventure d'un critique qui, au cours d'une audition donnée l'année dernière pour célébrer la restauration de l'orgue de St Eustache, se laissa tromper par une innocente in-

terversion du programme et prit le choral sublime *O Mensch bewein dein Sünde gross* pour l'improvisation d'un de nos maîtres qu'il jugea d'ailleurs avec quelques sévérités ? Toutefois il faut l'avouer : cette ignorance et cette perversion du goût ont été malheureusement entretenues pendant de longues années par ceux-là mêmes qui auraient dû les combattre. Il serait intéressant de retracer dans son ensemble l'histoire de l'orgue et des organistes. Il n'existe guère en effet, à ma connaissance, que des monographies sur la matière ; encore les consultera-t-on avec fruit. Bornons nous à rappeler ici que le retour à la vraie et saine doctrine ne date que de quelques années.

Après une période séculaire de faiblesses et d'erreurs, nous nous sommes relevés et nous marchons dans le droit chemin en dépit des obstacles qu'oppose parfois aux plus doctes le clergé des paroisses lui-même, dont les hérésies artistiques sont quasiment proverbiales. — Est-il besoin de rappeler les colères que souleva M. St Saëns à la Madeleine lorsqu'après avoir recueilli l'ingrate succession de Lefebure-Wely, il eut le tort de ne plus faire tinter les *Cloches du Monastère* et autres carillons ? Peut-être trouverait-on encore en province quelques malheureux tapeurs à tout-à-fait également impitoyables pour tout ce qui résonne et qui laissent le dimanche traîner leurs doigts sur des claviers gémissants. Peut-être pourrais-je citer une cathédrale où une vieille « demoiselle » trop correcte pour se permettre avec le pédalier la moindre privauté, exhale au Récit, en des offertoires roucoulants, la poésie d'un cœur qui soupirera toujours. Mais bientôt, grâce à une action décisive et à un enseignement fécond, la lumière aura pénétré partout. Loin de servir de refuge à quelques ratés, les orgues même les plus modestes abriteront des artistes armés de cette forte culture, de cette puissance de synthèse polyphonique et de cette habileté sans lesquelles tout organiste est réduit à l'impuissance, mais qui font de lui un être à part à la fois compositeur, virtuose et lettré, expert en tous les styles, maître de toutes les difficultés de mécanisme et capable d'une émotion vraiment religieuse. — C'est l'Allemagne qui nous a apporté

la tradition; il semble à présent que nous l'ayons dépassée et que ce soit elle qui vient à son tour s'instruire chez nous. Traçons donc brièvement la physionomie de quelques-uns de ceux dont il n'est pas permis d'ignorer l'existence, sans essayer toutefois de les mettre en formules et de les juger définitivement à cette heure où ils sont encore dans toute la force de leur talent. Il nous suffira de les faire connaître mieux qu'il ne le sont peut-être et d'inspirer à quelques catéchumènes zélés le désir de les entendre pendant qu'il en est temps encore.

Combien en effet sont venus trop tard qui ne se consoleront point de n'avoir pas écouté César Frank! Dans son numéro de novembre, en même temps qu'il publiait la belle étude de mon ami V. Debay, le *Courrier Musical* reproduisait un portrait du maître qui nous le montre assis à l'orgue et rêvant harmonieusement. Hélas! il y a deux ans seulement que je pénétrais pour la première fois dans cette tribune de Ste Clotilde où flottent tant de souvenirs. C'est là que Frank vécut sans doute ses plus belles heures et qu'il rencontra ses plus merveilleuses inspirations. Ceux qui l'ont connu m'ont dit maintes fois l'enchantement de ces improvisations où il s'abandonnait, allègres ou tristes, naïves ou sublimes, selon les caprices de l'heure. C'était souvent un thème simple et grave qui se transformait et grandissait en une prière ardente pour s'éteindre parfois avec une sorte d'humble résignation. — L'œuvre d'orgue de Frank est absolument original. Peu ou point préoccupé de la technique spéciale de l'instrument dont il connaissait cependant tous les secrets, — son enseignement au Conservatoire en est la preuve, — insoucieux peut-être des exigences de l'exécution, il a écrit des pages admirables qui resteront l'un des monuments les plus solides de sa gloire. Ame de candeur, de simplicité et de foi, il vit tout entier en elles, surtout dans ces trois *Chorals* qui sont, à mes yeux, la plus pure expression de son génie. — C'est là, dans le recueillement et le mystère des nef, par la grande et sainte voix des orgues, que l'intime émotion de son cœur s'est répandue avec le plus de suavité et le plus de tendresse, soit à travers les

courts épisodes de l'*Organiste*, un recueil pour l'orgue ou l'harmonium dont les moindres fragments ont un charme exquis, soit au cours des *Trois pièces* parmi les quelles il faut citer surtout le *Cantabile*, ou des *Six pièces* dont quelques-unes ont franchi le cercle étroit des initiés.

C'est d'abord la *Fantaisie* en ut majeur qui ne trouva pas grâce il y a quelque vingt ans, à St Eustache où Frank la joua, devant un public d'élite. Sans doute la registration n'en parut pas assez « amusante »; la gravité religieuse du début et de l'*Adagio* final glaça les auditeurs, en dépit de l'*allegretto cantando* dont les deux thèmes unis chantaient avec une grâce mélancolique et se poursuivaient parmi les dessins d'un contrepoint perpétuel pour venir se fondre lentement dans le repos d'une longue pédale. Plus favorisé le *Prélude fugue et variation* dont le maître lui-même a fait une transcription pour piano et harmonium et dont il est impossible de ne point goûter l'expressive et poétique délicatesse.

La *Pastorale* a été exécutée un peu partout: elle distrait agréablement des conventionnelles bergeries. Au seuil, deux idées mélodiques extrêmement simples et courtes successivement énoncées forment la matière d'un premier développement, d'une fraîcheur et d'un calme tout agrestes, auquel succède après la triple et solennelle affirmation d'une cadence parfaite un divertissement quasi *allegretto* aux sonorités et aux rythmes inattendus. C'est un dessin ponctué d'accords détachés *pianissimo* sur la trompette et le hautbois du Récit, écho de quelque murmure lointain qui croit et décroît tour à tour pour laisser s'envoler les notes brèves et joyeuses d'un air champêtre. Après une courte exposition de fugue à quatre parties sur le premier thème transformé, le divertissement reparait à travers diverses modulations précédant le retour des idées primitives, qui cette fois s'associent selon le procédé cher à Frank, procédé que nous retrouvons dans son œuvre maîtresse. Mentionnons sans les analyser la *Grande pièce Symphonique*, la *Prière* et le final en si bémol, également connus, et arrêtons-nous si on le veut bien quelques instants sur les *Chorals*.

(à suivre)

PAUL LOCARD.



LES GRANDS CONCERTS

LA Société des Concerts Colonne a donné, le 24 Mars, une séance de musique tchèque dirigée par le chef d'orchestre de la Société Philharmonique de Prague: M. Oscar Nedbal. M. Nedbal est un artiste de valeur: il conduit avec beaucoup de soin, de goût et de véhémence, fait partie, comme altiste, du célèbre quatuor tchèque, et, compositeur de mérite, prouva l'autre jour une modestie rare en n'inscrivant aucune de ses œuvres au programme dirigé par lui. Retenir son nom me paraît un devoir, ... en même temps qu'un jeu facile.

Avec des œuvres d'inégal intérêt ce concert nous a révélé cinq ou six auteurs contemporains. A vrai dire, je pensais trouver à la musique tchèque un goût plus prononcé de ferroi, et bien que le parti national, auquel appartiennent ces auteurs, lutte énergiquement contre le pangermanisme pour conquérir son autonomie, je n'aperçois pas de différences spécifiques bien tranchées entre leurs productions et celles de la moderne Allemagne. Depuis le moyen-âge, du reste, les deux races ont eu de continuels rapports et les mélodies tchèques, en vertu de l'influence morale coutumière exercée par les vaincus sur les vainqueurs, durent s'infuser profondément dans l'art germanique au X^e, au XIII^e et au XVII^e siècles notamment. De telle sorte que, pour nous, dont les œuvres symphoniques se sont presque entièrement germanisées sous l'influence des Bach, des Beethoven et des Wagner, la musique tchèque, trop voisine de la leur, perd tout caractère particulier, toute saveur d'exotisme et l'on nous affirmerait vainement le contraire.

Antoine Dvůřák est parmi les compositeurs vivants le chef reconnu de cette école. On nous a donné de lui deux *Dances slaves*, (dont le coloris orchestral se distingue par plus de crudité que d'éclat ou de finesse), avec une longue *Symphonie en mi mineur*, dite le « Nouveau-Monde ». Cette œuvre m'a vivement déçu. Chacune des idées qui la composent révèle assurément un musicien fort expert et de tendances élevées; mais entre les divers fragments la cohésion fait défaut, l'intérêt s'émiette et l'attention tirillée se fatigue. En un mot si l'ouvrage s'affirme symphonique, c'est par son titre seul.

Je ne cherche point de querelle de genre à M. Dvůřák. Libre à lui de ne pas user de ces